universität innsbruck
Universitäts- und Landesbibliothek Tirol

Universitäts- und Landesbibliothek Tirol

Histoire documentaire de l'Arménie des âges du paganisme

(1410 av. -305 apr. J.-C.) ; précédée de questions ethnographiques, linguistiques et archéologiques et suivie de la mythologie ourarto-arménienne

Sandalgian, Joseph

Rome, 1917

A l'Académie des sciences morales et politiques de France. Hommage respectueux de l'auteur

urn:nbn:at:at-ubi:2-10328

A L'ACADÉMIE

DES SCIENCES MORALES ET POLITIQUES

DE FRANCE

HOMMAGE RESPECTUEUX DE L'AUTEUR.

D'après la locution universellement connue: « la nécessité fait la loi », le présent ouvrage est le résultat du besoin et du désir universel de voir remplie une grande lacune qui existait jusqu'ici dans le domaine des études arméniaques. Ce désir fut souvent manifesté par les érudits tant européens que nationaux, qui appelaient de tous leurs vœux la parfaite conception, l'exacte élaboration et la publication d'un tel travail; pareil ouvrage formait aussi, dès ma jeunesse, l'objet de mes plus ardents souhaits.

Il est manifeste que l'histoire véridique est la collection des récits des événements réels et positifs, ayant comme sources des documents authentiques, sûrs et incontestés, relatant les actions du genre humain, de plusieurs nations ou d'un seul peuple, de même que les événements survenus dans les sociétés ethniques dans leurs relations réciproques. Les savants d'Europe et des individus éclairés parmi les Arméniens constataient avec raison que la nation Arménienne manquait d'une histoire véridique jusqu'à l'adoption du christianisme par ce peuple. Au dernier siècle on a voulu obvier à ce grave inconvénient et on a fait des tentatives dans ce but; mais, faute de l'existence d'un grand nombre de sources historiques, ces tentatives restèrent sans un remarquable résultat. On se résignait à attendre de meilleurs jours et un écrivain dévoué. Cet état de choses excitait de plus en plus l'esprit de quelques savants arméniens dans le désir de scruter dans les temps reculés, au milieu desquels

leurs ancêtres avaient passé leur vie, ayant, à n'en pas douter, des institutions civiles, religieuses à eux propres. De jeunes gens arméniens aussi, frais émoulus de collèges, ne faisaient qu'aspirer à saluer enfin un ouvrage d'histoire nationale qui eût réuni toutes les conditions requises, et qui fût capable de compléter dignement leur propre instruction.

Nous étions du nombre de ces jeunes hommes, et, l'occasion se présentant, nous avons tenté de composer, dans la mesure du possible, l'histoire nationale basée sur des documents irréfutables. Mais étant alors empêché, par les fonctions que nous remplissions, de mettre à exécution notre projet d'une façon constante, nous fûmes depuis, par une disposition de la Providence, obligés de mener une vie retirée. C'est alors que nous songeâmes à reprendre la poursuite de notre ancien projet et, de la sorte, nous commençâmes à étudier les inscriptions cunéiformes qui se trouvaient sur le territoire de la patrie, dont l'exacte interprétation était, jusqu'alors, loin d'être faite par les cunéiformistes aussi bien que par les linguistes européens et nationaux. Les inscriptions cunéiformes assyriennes et perses étaient déjà déchiffrées et dûment interprétées par les savants européens. Nous aimons à répéter dans cet ouvrage aussi que, grâce à une faveur toute spéciale du Ciel, après avoir vaincu toute une série de très graves difficultés, nous avons été à même de découvrir la nature et les caractères de l'idiome des inscriptions cunéiformes ourarṭiques, la propriété et l'inestimable trésor de notre patrie, et, de la sorte, nous avons été assez heureux de pouvoir interpréter, d'après les plus rigoureuses règles de la linguistique, les inscriptions nationales susmentionnées et de les publier dans un ouvrage spécial [1]).

En possession des documents cunéiformes assyriens, perses et nationaux ourarṭiques, il ne nous manquait plus grand'chose pour composer l'archéologie, l'histoire et la mythologie de l'antique Arménie. Nous avions certaines données de la Bible et le récit de certains événements qu'elle nous rapporte concernant le pays d'Ararat. Déjà les historiens, les géographes, les naturalistes, les philosophes, les orateurs et les poëtes grecs ou latins, plus ou moins contemporains des événements qu'ils relataient,

[1] Ouvrage intitulé: *Les inscriptions cunéiformes urartiques*, Venise, imprimerie-librairie des PP. Mekchitharistes, 1900.

nous avaient préparé d'assez abondants matériaux généralement très sûrs et très respectables par l'incontestable autorité de leurs auteurs. Nous aimons à reconnaître ici publiquement et hautement que parmi nos écrivains nationaux Moïse de Khorène, avec les chants des poëtes et ménestrels du canton de Golthn (Colthène) qu'ils nous a transmis, et avec les informations sur quelques divinités adorées par les Arméniens des basses époques, sur les conditions politico-géographiques de l'Arménie, sur le système féodal des segneuries [1]) et sur la vie civile de ses nationaux, nous avait préparé des matériaux en assez grande abondance, ayant, de la sorte, bien mérité de la patrie arménienne. Parmi les multiples fictions de ses histoires nous constatons la reproduction de quelques traditions sûres et certaines qui avaient cours au sein de la nation jusqu'à l'époque où il vivait. Si, en thèse générale, le Père de l'histoire arménienne a inventé une histoire nationale concernant les âges du paganisme au nom d'un Mar-Abas particulier ou bien en créant un Khorohbout ou en inventant un Olympos spécial pour le besoin de sa cause, ou bien encore en attribuant à Bardesane des écrits et compositions fictifs, forgés par lui-même, nous attribuons l'ensemble à son excessif patriotisme, en raison de son vif désir que sa propre nation aussi eût une histoire à l'instar des autres peuples. C'est grâce à ce sentiment patriotique, propre à lui, que nous sommes en possession des connaissances sûres plus haut mentionnées dont il nous a dotés par sa bonne volonté et par ses phrases très habilement tournées. Moïse de Khorène aurait très bien fait de ne pas se laisser aller à une grande injustice en disant (I, 3): « Nous connaissons tous l'insouciance de nos rois et de nos ancêtres en matière de sciences, comme aussi l'imperfection de leur esprit » [2]). Graves et injustes accusations! C'est lui-même (I, 16) qui attribue les inscriptions cunéiformes gravées sur le rocher de Van à une Sémiramis fictive et de nationalité étrangère, et non pas à nos rois foncièrement aborigènes qui, par leur sagesse et la perfection de

[1] Dans les traductions des mots arméniens *nakharar* et *nakhararou thiün* il ne faut jamais se servir des mots « satrape » et « satrapie » qui étaient de création perse, signifiant ' gouverneur-général ' et ' gouvernorat-général ' d'immenses provinces perses, nullement correspondants aux mots arméniens susénoncés.

[2] Voy. aussi *ibid.* deux autres passages et deux autres dans I, 1, 21.

leur esprit, avaient fait graver ces superbes annales non seulement dans le district de Thôspite, mais presqu'un peu partout en Arménie. Si, par rapport aux sources de l'histoire nationale arménienne, il existait pour Moïse de Khorène une insouciance à déplorer ou une action à blâmer, il n'en faut certes pas chercher la cause chez nos rois et chez nos ancêtres, mais plutôt dans les conditions politiques et dans l'indifférence, et même dans le mépris des missionnaires chrétiens étrangers, syriens et cappadociens grécophones, qui, assurément, par un zèle déréglé, avaient cru devoir faire disparaître du pays, du temps de saint Grégoire l'Illuminateur, tout ce qui provenait des temps du paganisme. Nous devons à Agathange, c'est-à-dire à un arménien qui a écrit ses récits sous ce pseudonyme, la connaissance des noms et des attributions d'un certain nombre de divinités adorées par nos ancêtres du moyen âge. Nous sommes redevables à un autre arménien aussi, à Éznik, qui par son livre nous a transmis la notion des esprits, auxquels nos pères croyaient superstitieusement et dont il réfute l'existence d'une façon si énergique et avec un style si majestueux. Les sources et les données vraies des histoires de Moïse de Khorène devaient donc être nécessairement très peu nombreuses et les récits sincères aussi minces que faits par sauts et bonds, concernant un petit nombre de personnalités et d'évènements réellement historiques. Ses récits, rarement véridiques et, comme dignes de foi, exprimés en peu de mots, étaient recueillis par lui et mis par écrit vers les années 740-750 de l'ère chrétienne, au milieu des populations arméniennes qui ne les connaissaient que par une longue tradition orale, aussi embrouillée que défectueuse, qu'il n'hésita pas à charger, de son propre cru, d'ornementations tantôt fausses et tantôt usurpées. Tout porte à croire que, dans sa croyance religieuse de Chalcédoniste [1]), à cause des épigrammes virulentes distribuées par lui à toutes les classes et à tous les rangs d'individus de sa nation et, sans aucun doute, par ses récits très peu historiques, le Père de l'histoire arménienne fut en butte aux vexations et aux sarcasmes du monde intellectuel de son temps [2]).

[1] Voy. dans ses *Lamentations* (*Hist.* livre III, ch. LXVIII) cette phrase: «l'orthodoxie fut ébranlée, l'hétérodoxie se consolida par ignorance».

[2] Lisez attentivement le même chapitre.

Quant à notre présent ouvrage, ses sources et ses données historiques sont très nombreuses et inestimables, auxquelles nos écrivains du moyen-âge ne pouvaient et ne purent songer. Il est composé de trois parties: *La première* contient des notions préparatoires et des questions ethnologiques, archéologiques et linguistiques spéciales. *La seconde* comprend l'histoire nationale proprement dite, qui commence par les dernières années du XV^e^ siècle avant l'ère chrétienne et finit avec l'an 305 apr. J.-C., c'est-à-dire avec la cessation du paganisme en Arménie. Nous répartissons l'histoire en quatre époques; elles sont: I^ère^, Ages préhistoriques; II^e^, Ages historiques très reculés, comprenant les siècles dans lesquels les pays de Naïri se trouvaient exclusivement sous la puissance des roitelets nationaux (env. 1410-860); III^e^, Les temps historiques anciens, qui commencent par le début de la suzeraineté du royaume d'Ourarṭou ou bien de la dynastie aramienne, et qui cessent avec la fin du pouvoir des Séleucides en Arménie (860-189 av. J.-C.); IV^e^, Les temps historiques moyens, qui commencent avec la dynastie nationale des Artaxides et s'arrêtent à la fin du paganisme (189 av. J.-C.-305 apr. J.-C.). Les deux derniers âges contiennent des subdivisions, chacun en ce qui le regarde, comme on le verra en leurs lieux respectifs. *La troisième* partie de l'ouvrage constitue la mythologie, dans laquelle est décrit le panthéon arménien; elle traite, par conséquent, des dieux, des déesses et des génies que, dans les trois âges historiques susmentionnés, nos ancêtres vénéraient avec une très grande ardeur.

En ce qui concerne la partie capitale, qui n'est que celle qui constitue l'histoire proprement dite, la nation arménienne n'aura certes aucun motifs de s'en plaindre. Si elle ne remonte pas au-dela de l'an 1410 av. J.-C., le peuple arménien doit se rappeler que tous les autres peuples aryens, parmi lesquels les Indiens comme les Éraniens, les Grecs aussi bien que les Romains, sans compter plusieurs autres nations aryennes de l'Orient et de l'Occident, sont privés d'histoires aussi anciennes ou de traditions dignes de ce beau nom. Les nations les plus puissantes et les plus brillantes de l'Europe moderne datent le début de leurs histoires d'une époque plus ou moins inférieure. En comparaison de celles-ci, l'histoire du peuple arménien est, à plusieurs égards, autrement ancienne, assez riche et bien glorieuse.

Avant l'établissement de l'empire des Achéménides, l'Arménie paraît n'être pas connue par les écrivains grecs; Homère ne connaissait pas le vaste pays de Nâiri. Hérodote, peut-être le premier, parle de l'Arménie dans le premier siècle dudit empire; main ses connaissances des populations arméniennes sont très limitées et, sur un sujet capital, tout à fait fausses, comme toutes celles qu'il inventait sur des données ou imaginaires ou mal conçues, de l'aveu même de certains écrivains latins de la première époque. Ce défaut de connaissance, causé par le site éloigné du pays, a beaucoup contribué à augmenter les ténèbres et les erreurs chez les occidentaux par rapport à l'histoire de l'Arménie primitive et surtout à leur faire admettre l'invraisemblable origine des Arméniens d'une ou de plusieurs colonies phrygiennes, un paradoxe qui, parti d'Hérodote, un grec sémi-fabuliste et sémi-historien dépourvu d'esprit de critique, trouva des adhérents, hélas! même parmi les savants européens de nos jours.

L'histoire d'Arménie se constitue aujourd'hui d'une longue série d'inscriptions cunéiformes et d'ouvrages d'écrivains, que la critique moderne accepte, du moins dans sa très grande majorité, comme authentiques; et il existe parmi ces documents des sources rien moins que claires et pures, elle est à même de le discerner et de les épurer. Dans toute l'histoire de notre patrie, composée de pareilles sources scientifiques, nous avons l'uniformité et une continuité presque ininterrompue de faits et d'événements, du moins autant que l'ancienne condition politique des nations le permettait.

L'histoire commence par le joug odieux imposé par les Assyriens; mais le génie de l'unité ethnique et l'esprit de la constitution nationale font surgir Aramis, le héros de la patrie, d'impérissable mémoire, selon la véritable tradition nationale, qui veut centraliser, dans ses propres mains et dans celles de ses successeurs, les forces démesurément morcelées et éparses de sa nation. N'ayant que ce but et guerroyant sans cesse, lui aussi bien que ses successeurs, contre les Assyriens de même que contre leurs propres nationaux dissidents, non seulement ils érigent le grand royaume d'Ourarṭou, l'Arménie de l'époque ancienne, mais aussi, selon la conséquence naturelle des faits, trois d'entre eux, animés de l'esprit de conquêtes, passent dans les rives occidentales de l'Euphrate supérieur et promènent glorieusement leurs armes

victorieuses jusque dans les limites occidentales de la Cappadoce et jusqu'aux confins de la Syrie septentrionale. La dynastie aramienne a violenté à bon droit le pouvoir indépendant des dynastes innombrables qui régnaient sur les populations nationales; car le salut de la patrie était, à leurs yeux, la suprême loi. Nous verrons que, dans toutes les époques, ces dynastes, toujours turbulents et impatients du joug, causèrent de graves préjudices à leur patrie. Mais, hâtons-nous de le dire, l'histoire de l'antique Hellade et celle de l'Italie du moyen-âge nous offrent peut-être plus d'exemples de turbulences, de désordres et de guerres civiles désastreuses pour ces pays mêmes.

La dynastie aramienne fut à même de lutter avec des succès divers et durant deux siècles et demi, contre l'imposant empire de Ninive jusqu'à la chute de cette puissance (607 av. J.-C.). Quoique, à la suite de cet événement, le roi d'Ourarṭou eût reconnu la suprématie des rois de la Médie et eût accepté d'être leur allié, son ascendant n'en subit pas pour cela une grande diminution. Comme compagnon d'armes de Cyrus I^er^, le prince royal Tigrane et le général Embas, en marchant à la tête des corps d'armée d'Ararat d'abord contre le royaume de Lydie et ensuite contre Babylone, se couvrirent de gloire dans leur coopération aux grandes œuvres du conquérant perse. Le fils et successeur de Tigrane I^er^, Vahagn (?), en voulant s'affranchir du joug léger des Achéménides, cause la chute du royaume national et de la dynastie aramienne (518 av. J.-C.). Dans l'expédition de Xerxès contre la Grèce et dans la bataille d'Arbelles, les contingents arméniens guerroient, non pas au profit de leur nation, mais à celui d'un peuple étranger.

Il est vrai que l'Arménie reçoit du conquérant macédonien un sien lieutenant appelé Mithrinès; mais il est tout aussi vrai que, du temps des premiers successeurs d'Alexandre, l'Arménie a aussi un roi nommé Ardoatès (env. 305-280 av. J.-C.). Sous les Séleucides, un Arsamès règne (230 av. J.-C.) dans la ville d'Arsamosata, en Sophène. C'était sans doute le petit-fils de celui-ci, le général Zariadrès, qui était contemporain d'Artaxias, fondateur de la dynastie des Artaxides (189 av. J.-C.). C'était ce dernier que les ménestrels de Golthn célébraient en chantant en son honneur: « le vaillant roi Artaxias monta le beau *cheval* noir », ainsi de suite. Artaxias I^er^, animé de l'esprit d'Aramis, voulait grouper sous son sceptre toutes les population ar-

méniennes; et il y réussit en grande partie. Mais il était réservé à un de ses descendants, Tigrane II le Grand, non seulement de réaliser son idée, mais d'acquérir aussi la gloire de créer un empire arménien. Cet empire devait nécessairement être de courte durée; car, les Romains avaient depuis longtemps mis le pied en Asie; et la politique adroite des Romains entraînait fatalement la soumission des nations. L'empire de Tigrane II fut renversé par Lucullus. Lorsque Artavasde Ier, fils de Tigrane II, fut pris prisonnier par Antoine, des troubles régnèrent en Arménie, par suite desquels la dynastie des Artaxiades cessa (an 14 de J.-C.) après deux siècles d'existence. Le peuple arménien avait été l'objet de l'avidité des Parthes et des Romains. Il n'existait plus la moindre trace des rois nationaux aborigènes, et les troubles succédaient aux troubles. A la fin, par un accord, le parthe et le romain donnèrent pour roi à l'Arménie l'arsacide Tiridate Ier (66 apr. J.-C.). C'est par ce roi que commence véritablement en Arménie la dynastie des Arsacides; elle ne sera pas une maison composée de héros, comme celle des Aramiens; elle ne sera pas, non plus, une famille de princes entreprenants, tantôt heureux et tantôt malheureux, comme celle des rois artaxiades. Comme il est vrai, surtout pour l'Orient, que la grandeur des nations et des royaumes dépendait anciennement de la valeur personnelle de leurs souverains, nous sommes obligés de reconnaître que les Arsacides d'Arménie se montrèrent, sous le rapport politique, civil et militaire, bien au-dessous des rois d'Arménie des dynasties proprement nationales qui les avaient précédés. Mais les Arsacides surent s'assimiler les qualités et les défauts de leurs sujets. Comme c'étaient les empereurs romains qui nommaient ou confirmaient les rois d'Arménie, les affaires de ce pays prenaient, selon le temps et l'époque, une tournure plus ou moins honorable et heureuse. Lorsque le Sassanide a renversé et usurpé l'empire des Parthes, les Arsacides d'Arménie pouvaient, à partir de ce jour, prévoir l'arrêt de mort qu'il avait prononcé pour eux aussi sur le champ de bataille. Mais les empereurs romains devaient, de leur côté, défendre l'Arménie, leur alliée, et la dynastie des Arsacides contre leur ennemi jusqu'au delà des commencements du IVe siècle, où le paganisme devait prendre fin en Arménie.

S'il est vrai que l'histoire d'une nation est l'image de sa vie civilisée ou bien du développement de sa civilisation, en vain

nous chercherions dans notre histoire nationale la liberté vertueuse des Grecs et, avec cette liberté, le général progrès national au point de vue de l'intelligence et de l'esprit. Il est connu que la première est mère de ces derniers; si la mère est esclave, la fille et le fils le seront encore plus. La nation arménienne, comme tous les peuples asiatiques en général, n'a jamais joui d'une liberté légitime et convenable sous ses rois nationaux; aussi, son progrès intellectuel ne fut que ou un brillant phénomène de courte durée, ou bien une ombre de véritable mouvement intellectuel, ombre d'ailleurs constamment intermittente. On dirait que le peuple arménien était uniquement voué à prêter docilement oreille aux ordres des grands, à obéir servilement et à exécuter aveuglement les ordres qu'il recevait de ses chefs, qui ne brillèrent pas toujours par leur instruction. Ainsi, il était toujours sous la tutelle de ses princes et, par conséquent, perpétuellement privé de cette force psychique, qui, prenant naissance chez chaque individu uniquement de la conscience libre et pondérée de son honneur et de ses forces morales, intellectuelles et matérielles, fait surgir du sein du peuple des philosophes, des poëtes et des littérateurs illustres, ou bien des hommes politiques et légistes renommés, des généraux et des soldats invincibles. Il est vrai que le sentiment de l'honneur et l'amour de la patrie ne firent jamais défaut chez les arméniens; mais cet amour, sans la sublime liberté de la personnalité humaine, sans les lumières éclatantes de l'esprit et de l'intelligence et, par conséquent, sans la noble et ennoblissante force de l'âme, toutes qualités nécessairement vertueuses, quelle sorte et combien d'actes mémorables et d'effets durables pouvait-il produire? Ceux-ci ne pouvaient certes être que médiocres ou bien sublimes mais forcément passagers, surtout lorsqu'on avait toujours à faire avec des nations fortes avoisinantes. Tel fut toujours le sort de notre nation dans les âges du paganisme comme durant le christianisme.

Malgré ces douloureuses considérations, nous n'hésitons pas à dire que notre histoire nationale, contenue dans le présent ouvrage, et qui est seule sincère et véridique, est certes glorieuse pour notre patrie, et certainement beaucoup plus glorieuse que celle que le Père de l'histoire arménienne fait semblant de nous transmettre au nom des autres et en son propre nom. La science et la saine raison ne sauraient accepter pour

vraie et parfaite une histoire privée de fondements et qui est rarement conforme à la vérité, ou bien qui jette une lumière tantôt faible et tantôt presque imperceptible sur certains événements vraiment historiques, qui s'étaient produits à travers des siècles. Si dans le présent ouvrage il existe pour un arménien quelque chose de très cher et de très relevé, c'est sans contredit l'histoire de presque deux siècles et demi (env. 825-580 av. J.-C.) que nous présentent nos inscriptions cunéiformes nationales. Il faut y ajouter la partie mythologique des anciens temps, que nous rencontrons dans les mêmes documents cunéiformes. Moïse de Khorène était privé d'une source si précieuse; cet héritage paternel était considéré par lui comme absolument étranger au peuple arménien; treize siècles d'intervalle l'avaient caché à ses yeux.

L'auteur du présent ouvrage croit devoir dire très respectueusement à ses courtois lecteurs que, en publiant ce travail contenant des sujets archéologiques, ethnographiques, linguistiques, géographiques, historiques et mythologiques, il a uniquement pour ambition de leur faire part de ses connaissances et idées qui résultent de ses longues, consciencieuses et pénibles études commencées par lui dans sa première jeunesse et terminées dans son âge avancé. Nous aimons à dire ici que les études bibliques et l'ethnologie trouveront dans le présent ouvrage (pp. 46-50, 94-103, 127-203, 223, 250-251, 362, 364, 378-379) ample matière et moisson par rapport surtout à l'accroissement des descendants immédiats et médiats du chef de la seconde humanité dans le pays biblique d'Ararat, comme berceau ou séjour primitif des nations aryennes (japhétiques), sémitiques et, par voie de conséquence, chamitiques, matière que les études susmentionnées n'ont pu jusqu'ici exploiter et développer que partiellement ou d'une très médiocre façon.

Loin de l'auteur la pensée de se reconnaître littérateur français ou d'avoir composé un ouvrage *nec plus ultra*. Mais il a la satisfaction d'avoir construit un palais, dont c'est lui-même qui a jeté les fondements, solides au possible, et a élevé ses trois étages, susceptibles d'en recevoir quelques autres aussi avec le temps et la bonne intention des savants d'Orient et d'Occident. L'auteur du présent ouvrage a aussi la satisfaction d'avoir, dans le passé, facilité à ses successeurs l'interprétation scientifique et exacte des inscriptions cunéiformes ourartiques

qui verront ultérieurement le jour, comme aussi de leur avoir montré l'unique voie scientifique à suivre et les moyens à prendre dans la compilation, sur une plus vaste échelle, de l'archéologie arménienne sous tous ses aspects.

L'Arménie du v^e^ siècle de l'ère chrétienne, grâce aux ouvrages composés ou traduit par ses enfants philhellènes, a certainement des titres à la reconnaissance du monde savant. L'Arménie moderne ne demande aux savants et aux érudits européens que leur bienveillante sympathie si ses enfants tâchent de leur emboîter le pas dans le domaine sacré de sciences si prodigieusement progressées par leurs éminents travaux.

Le savant européen aussi bien que l'érudit national trouveront, à n'en pas douter, dans ce nouvel ouvrage un travail loyal rédigé avec un esprit d'objectivisme aussi sincère que franc et empreint d'une parfaite honnêteté. C'est de cette façon que nous avons voulu rendre un nouveau service à la patrie et imprimer un nouveau et modeste mouvement au progrès de la science. Nous sommes loin de nourrir quelque préjugé national, et tout penchant à la fatuité de race nous est absolument étranger. Nous déclarons ici ce sentiment, parce que, tout en aimant d'un sacré amour notre nation, à l'encontre des tendances du premier historien national nous chérissons la vérité par-dessus tout. L'ethnolatrie, qui n'est qu'un vice, n'a jamais trouvé accès dans notre esprit. D'ailleurs, en établissant un parallèle entre les données prétendues historiques de l'auteur précité et les données documentées que le présent ouvrage embrasse, le lecteur arménien aussi bien qu'étranger seront à même de constater les vérités historiques et un décuple avantage sur celui-là dans le présent ouvrage.

Nous prions les intransigeants nationalistes arméniens de penser que, loin de vouloir nous écarter sciemment et arbitrairement du chemin jusqu'ici battu dans la nation, nous n'avons voulu que produire la vérité vraie à la suite d'une critique saine, rigoureuse et impartiale d'après les exigences de la science. Si les savants européens refusèrent leur sanction aux récits de Moïse de Khorène, il faut bien reconnaître qu'ils étaient dans leur droit; et ce fut ce même refus qui nous mit sur le bon chemin qu'ils ne sauraient désavouer ni condamner; loin de là, ils ne pourraient que l'approuver, j'espère, sans aucune réserve.

Que mes gracieux lecteurs veuillent bien me permettre de dire ici que, chargé déjà d'ans, j'ai la consolation de voir que mes nombreux sacrifices, mes pénibles études et mes efforts constants parvinrent enfin à élever, tant soit peu, le niveau de la science historique et morale, comme aussi à rehausser grandement l'honneur et la gloire de ma patrie, ma vieille et douce mère, si digne de la sympathie de ses sœurs, les nations du noble sang indo-européen. J'aime à espérer que, après le terme de ma carrière mortelle, science et patrie daigneront se souvenir avec bienveillance de leur humble serviteur.

JOSEPH SANDALGIAN.